

LE JOUR, 1946  
30 DECEMBRE 1946

## PROPOS DOMINICAUX

Vers le terme d'une des années les plus confuses de l'histoire, on regarde en soi et autour de soi avec un sentiment mêlé. Faut-il craindre ce qui vient ? Faut-il espérer au contraire ?

S'il y a de quoi troubler sans doute, il y a de quoi séduire et faire réfléchir.

Les nations sont dans le creuset, agitées, secouées, martelées. Si elles souffrent presque toutes, elles illustrent brutalement un monde en gestation. Faut-il espérer ? Faut-il craindre ?

Le souvenir affreux de la guerre pèse sur nous tous. Chacun se demande si l'horreur d'hier recommencera demain.

Pour notre mentalité d'il y a dix ou vingt ans, les complications actuelles sont telles qu'elles doivent conduire à la guerre ; mais, il y a dix ou vingt ans, la grande masse des hommes, la force grégaire, était aveuglément entre les mains de ceux qui gouvernent. Aujourd'hui, c'est autre chose.

Ce n'est pas un gouvernement qui s'engagerait aujourd'hui dans une guerre, c'est volontairement un peuple entier. Et cela rassure sur la marche probable des événements.

Aucun peuple ne peut vouloir maintenant la guerre, sauf s'il est menacé dans son existence, s'il est vraiment réduit au désespoir ; ceux-là sels qui sont sûrs d'être tués demain, préféreront se battre aujourd'hui, quelle que soit l'origine de la menace. Cela veut dire qu'au bout de toutes les diplomaties, l'équité et la modération seront seules garantes de la paix.

On peut penser que la plupart des hommes raisonnent ainsi, qu'ils soient Russe, Anglo-Saxons ou ce qu'on voudra et qu'ils se modéreront pour ne pas périr.

Un signe heureux dans l'immensité du malheur, c'est la renaissance de l'esprit, la notre inquiétude de l'infini qu'elle éveille ; Un levain nouveau est dans l'air. Au-delà du partage des biens de la terre, le souci d'autres biens éclate et s'affirme.

Il ne s'agit plus, comme pour les matérialismes en cours, de meubles et d'immeubles, de viandes et de boissons, de vêtements ou d'ornements. C'est de bien autre chose qu'il est question par-dessus les bourses des marchandises et du travail. Une curiosité si forte s'est emparée de nous tous qu'elle pourrait nous faire oublier le boire et le manger.

Les hommes d'Etat, les plus grands surtout, ne peuvent pas se montrer insensibles à ces merveilles. Si l'édifice social s'écroule, c'est parce qu'un autre se construit.

De telles réflexions s'imposent de nos jours à chacun et il est naturel de les proposer aux plus humbles.

Si, par exemple, l'humanité était gouvernée selon les préceptes évangéliques, on serait en droit d'attendre davantage de la prière et de la musique que du pain. Alors, les nourritures terrestres seraient données « par surcroît ».

Il doit y avoir sur la terre de quoi donner à manger deux ou trois fois par jour à chacun. C'est l'âme qui est dans le trou et qu'il faut élever au-dessus de nos misères.